



le Sérou ou Séronais

Au coeur des Pyrénées ariégeoises, le Séronais se distingue des autres cantons du département par sa géographie et son histoire. La géologie de la région procède de deux périodes de formation des sols : au cours de la première, la croûte terrestre est recouverte par la mer qui, en se retirant laisse d'épaisses couches de marnes. Il n'est pas rare de trouver dans les roches des coquillages fossiles de cette époque antédiluvienne. Dans un deuxième temps, sous l'effet des plissements hercyniens, se constitue la chaîne pyrénéenne où l'action glaciaire n'affecte que quelques zones.

La rivière de l'Arize a creusé son lit dans la dépression longitudinale entre le massif du même nom, au sud, où elle prend sa source et la barre rocheuse calcaire que constitue le massif du Plantaurel, au nord. Les terres d'origine marine de cette dépression, mêlées aux alluvions laissées par l'Arize, ont été propices à la culture du blé. De nos jours, elles sont, pour la plupart d'entre elles, converties en prairies humides. Cet axe facilite la création de la voie de communication entre l'est et l'ouest du département de l'Ariège par la départementale 117 reliant Foix à Saint-Girons.

Le lourd massif de l'Arize, au sud, s'étend sur près de 40 km. et culmine à plus de 1700 mètres. Le granit et le gneiss dominent, tandis que le calcaire, sous l'effet de l'érosion chimique de l'eau, crée des dolines karstiques. Ces divers matériaux lui confèrent une nature géologique composite, domaine de la forêt (hêtres, châtaigniers, sapins) et des estives. Sur ses contreforts les mines de



plomb argentifère abondent en filons formés en grains de chapellet, alors qu'ailleurs, à l'ère primaire, sous l'effet de la pression et de la chaleur, le calcaire se transformait en marbre rose à "griottes" (fossiles). Au nord, le massif calcaire du Plantaurel forme une barrière à la végétation méditerranéenne entre la plaine de Toulouse et la montagne ariégeoise. C'est le domaine du chêne vert, du genêt et de la lavande. Les grottes qui le creusent y ont accueilli les hommes et les animaux depuis les temps reculés de la Préhistoire.

Cette configuration géologique spécifique au Sérou détermine l'implantation humaine. Sur les contreforts du massif de l'Arize, les mines argentifères ont été exploitées par les Romains, laissant à leurs successeurs la possibilité de poursuivre l'extraction des minerais pour une petite industrie métallurgique locale. Celle-ci fut épisodique jusqu'au début du XIX^e siècle, les filons étant de peu d'importance. A la fin du siècle dernier et jusqu'en 1980, l'extraction des marbres et de la pierre a pris le relai. De la montagne de l'Arize aux plateaux calcaires du Plantaurel, en passant par la plaine, la vocation du Sérou est essentiellement agro et sylvo-pastorale. Son histoire l'atteste.

Au XI^e siècle, le comte de Carcassonne partage ses terres entre ses trois fils. Bernard reçoit les possessions qui vont constituer, à la génération suivante, le comté de Foix. Pierre, le plus jeune, promis à l'Église, obtient les abbayes et les évêchés qui se trouvent sur les territoires destinés à ses frères. Les Bénédictins, venus s'installer au Mas d'Azil dès le IX^e siècle, ont créé une abbaye. Ils furent les premiers défricheurs de la région. Au fil des temps, ils augmentèrent leurs possessions et englobèrent bientôt le Sérou dans leur domaine. Le Séronais relève du diocèse du Couserans.

Les religieux ont offert des terres où furent érigées des forteresses comme celle de Durban. Les possesseurs de ces châteaux sont batailleurs. A leur tour, ils veulent agrandir leur territoire et empiètent sans vergogne sur les terres des religieux. Le mouvement spirituel que l'on appelle "Paix de Dieu" transforme peu à peu les mentalités et la Réforme Grégorienne impose des restitutions aux monastères. Dès lors, les seigneurs, soucieux du salut de leur âme, font de multiples dons aux abbayes.

Au XII^e siècle, pouvoir civil et pouvoir religieux sont implantés dans la région avec tous les aléas que confère l'administration féodale dans sa complexité. Depuis deux siècles des villages s'organisent sous la protection des châteaux et au XIII^e siècle, l'implantation humaine a donné au Séronais sa conf-



guration géo-politique actuelle. Sous l'égide des seigneurs, soumis à des principes féodaux qui s'assouplissent rapidement au cours du temps, va se développer la vie paysanne et urbaine du comté de Foix, celle du Sérou en particulier.

Le Sérou, d'obédience catholique et sous l'égide du diocèse du Couserans, n'a pas connu l'intrusion de la doctrine cathare qui fit tant d'adeptes dans le haut comté de Foix. De ce fait, il n'eut pas à subir les effets de la croisade albigeoise (1209-1229). Cependant, pour prévenir toute incursion guerrière, le bourg de Montesquiou-de-Sérou fut érigé en bastide et prit, dès lors, le nom de Bastide-de-Sérou.

Les établissements religieux, n'ayant plus alors les moyens d'assumer le paiement de leurs charges, finissent par conclure des partages avec les comtes de Foix (un partage est une seigneurie partagée entre deux ou plusieurs personnes ayant des droits égaux). Afin de développer le peuplement de la région et y accueillir de nouveaux habitants, ces derniers, imités en cela par leurs propres vassaux, accordent aux villageois des chartes de coutumes.

Toutefois, l'unité du Sérou n'est pas totale. En 1243 et 1244 certains seigneurs du Séronais se rebellent contre le comte de Foix et font hommage de leurs terres au comte de Toulouse. Passées sous la mouvance de ce dernier (Alzen, partie de Montagne, Nescus, Montels), ces enclaves toulousaines seront annexées au domaine royal après la mort simultanée, en 1271, d'Alphonse de Poitiers, frère de Saint-Louis, et de son épouse, Jeanne de Toulouse. Ces enclaves appartiendront au Languedoc et, dans le Séronais, elles prêteront le flanc aux contestations des habitants d'un même village, partagés entre les droits du comte de Foix et ceux du roi (Montagne).

Chaque village rencontré comporte une rapide rétrospective historique du moyen-âge en Séronais. Dans ce pays de droit écrit, les libertés accordées au cours de cette période expliquent peut-être l'esprit quelque peu procédurier et querelleur de l'Ariégeois, attaché à ses privilèges et à son indépendance. Mais peut-on lui en tenir grief quand on sait que leurs suzerains directs, les comtes de Foix, n'ont cessé d'agrandir par mariages, alliances et conquêtes leur modeste territoire des débuts? Qui plus est, les comtes ont fait savoir, dans le royaume de France, qu'ils sont seigneurs et maîtres de leurs terres, jaloux de leurs prérogatives. Ainsi, ils ont accoutumé leurs gens à un certain particularisme. La fière devise des comtes de Foix en est la preuve éclatante :

"Tocos y se gausos!"
(Touches-y si tu l'oses!).



Cette sorte de dissidence ne se retrouve-t-elle pas dans l'adhésion au catholicisme d'une partie des hommes du comté qui eussent préféré avoir pour souverain un roi d'Aragon plutôt qu'un roi de France? Philippe III le Hardi (1270-1285) et son fils, Philippe IV le Bel (1285-1314) en firent l'expérience, venant en personne rappeler au comte de Foix ses obligations de vassal à la couronne.

La tolérance des comtes à l'égard des idées était sans aucun doute l'une de leurs caractéristiques. Sans pour autant partager les vues des ministres hérétiques, ils ne les ont pas boudés hors de leurs frontières. De même, ont-ils fait pour les Juifs qui résidaient dans leur comté en ne les obligeant pas à porter la grande rouelle jaune (rondelle de tissu) obligatoire sur le reste du royaume au temps de Philippe le Bel, mais une plus petite. Il y eut même en Séronais, à Antusau, quelques Béguins, adeptes laïques des Franciscains dits "Spirituels", opposés au Saint-Siège qui apportait des aménagements à la règle stricte de saint François. Ils furent interrogés, en 1322, par l'inquisiteur Bernard Gui, à Toulouse. En toutes ces circonstances, les comtes de Foix se sont montrés intraitables sur l'ingérence royale ou papale dans leurs états. Les rois ne s'y sont pas trompés. Ils surent guider à leur profit la turbulence de ces princes. Gaston Fébus (1331-1391) laisse dans l'histoire du comté le souvenir d'un grand capitaine, celle d'un grand veneur (cf. son Traité de la chasse) et d'un protecteur éclairé des lettres et des arts. Henri IV (1553-1610) fut le dernier des comtes de Foix.

Au cours de la guerre de Cent Ans, la lutte contre les Anglais, seigneurs d'Aquitaine, conduisit en Séronais la chevauchée du Prince noir (fils d'Edouard III, roi d'Angleterre) rejoignant ses bases bordelaises. Alors que cette invasion et les exactions qui en découlent plongent dans la terreur les peuples de Languedoc, les terres de Gaston Fébus sont épargnées.

Au temps de Jeanne d'Albret (1528-1572), mère d'Henri IV, le pays eut à souffrir des guerres entre catholiques et protestants qui s'étaient installés dans la région. Au XVII^e siècle, en effet, commence "l'épopée des gentilhommes verriers" dont les ancêtres étaient des chevaliers revenus ruinés des croisades en Terre Sainte. Au cours de leur périple, ils avaient acquis l'art de la verrerie auprès des Vénitiens et des Syriens. Nobles sans terres, ils reçurent du roi quelques privilèges dont celui de l'exclusivité de la fabrication du verre en Languedoc (cf. Aron et le lac de Mondély). Ils formèrent une petite communauté industrielle sur le Plantaurel où ils trouvent le bois nécessaire à leur activité. La plupart d'entre eux adhèrent au Protestantisme. Ces gentilhommes subront les effets désastreux des luttes religieuses de l'époque et seront accusés de détruire



les forêts. Or, un siècle plus tard, une enquête ou Réformation est ordonnée à l'instigation de Louis XIV (1643-1715) par son ministre Colbert, soucieux de la protection des forêts nécessaires à la construction navale. Cette administration, en la grande maîtrise de Toulouse, se heurte aux coutumes établies de temps immémorial par les chartes seigneuriales. Même les enclaves languedociennes s'opposent à toute intervention royale.

Au XIX^e siècle cette situation prend une ampleur considérable. La nouvelle Administration forestière tente de récupérer les forêts domaniales usurpées par les communautés villageoises. Or, dans le même temps, le développement des forges à la catalane et des martinets de cuivre réclame un prélèvement de plus en plus important sur la forêt pour la fabrication du charbon de bois nécessaire à l'alimentation des fourneaux.

Une lutte s'engage entre les habitants du massif de l'Arize et les représentants de l'Administration forestière : elle reçut le nom de "Guerre des Demoiselles" et dura une quarantaine d'années. Pour pallier ces inconvénients, les propriétaires des forges tentèrent, plus tard, d'organiser des fruitières pour favoriser une industrie laitière rationnelle qui permettrait l'aménagement de zones de pâturages, en libérant la forêt des pacages abusifs.

Le projet n'eut pas les suites que l'on en espérait (cf. Colis des Marrous, de Jouels, de Pégrière et du Portel). Les forges à la catalane et les martinets disparaissent avec l'arrivée du charbon minéral. La pomme de terre fait son apparition et devient une manne pour les villages de montagne où se développait essentiellement une économie syvo-pastorale. Les terres pauvres, un outillage encore rudimentaire, le manque d'engrais et une démographie galopante poussent les habitants à émigrer vers l'Algérie nouvellement conquise. En 1845, la maladie de la pomme de terre et en 1854 la grave épidémie de choléra font décroître la population.

Grâce à la création d'un réseau routier convenable, les échanges commerciaux liés à l'industrialisation récente et au développement agricole, se font plus aisément. Minerais et marbres profitent de ce renouveau. Dans les villages et les bourgs, tous les corps de métiers artisanaux sont représentés. Certains villages ont leur spécialité (les "dourmes" ou cruches de Rimont par exemple). Foires et marchés (confirmés par Louis XVI à "Castelnaud de Durban") entraînent vers les agglomérations d'importance les produits des populations montagnardes : ils sont le lieu d'échanges économiques et culturels. De grands propriétaires s'installent dans la riche vallée du Séronais et introduisent de nouvelles races bovines pour améliorer le rendement laitier. Les engrais chimiques

apparaissent (Montels), détrônant les guanos de chauve-souris et les phosphates exploités au détriment des grottes préhistoriques. Cependant, les guerres d'Empire et celles du XX^e siècle ont décimé les rangs des hommes jeunes. La terre n'est plus source de profit pour les familles nombreuses et les nouvelles générations partent en ville chercher fortune. La population vieillit. L'évolution économique générale change la face du Séronais. La traction animale est supplantée par l'introduction de la machine agricole. Les rendements miniers sont trop faibles pour faire face à la concurrence nationale puis mondiale. La voie de chemin de fer qui reliait Foix à Saint-Girons est supprimée. Les foires disparaissent, la montagne et la plaine ne résonnent plus des chants qui accompagnaient le balancement de la faux. Les vieux métiers n'ont plus leur raison d'être et les petits villages perdent peu à peu leur activité d'antan. Le Sérou se métamorphose en château de la Belle au Bois dormant.



"Les Éfans du Séronais" Groupe folklorique

A l'aube du vingt-et-unième siècle, le Séronais lance un défi : l'agriculture et l'élevage s'y maintiennent, les produits du terroir s'y développent, les bourgs et les villages apportent des améliorations sensibles à toutes les structures d'accueil pour de nouveaux résidents. Des écoles s'ouvrent pour accueillir les enfants. Peu à peu la population rajeunit et apporte de nouvelles idées dans cette région fort diverse en ses paysages et si riche de son histoire : foires à l'ancienne, marchés (à La Bastide-de-Sérou), vieux métiers (comme le battage du grain à Alzen), fêtes et folklore sont remis à l'honneur. Des chemins de randonnée sont ouverts et guident le marcheur dans ses promenades bucoliques. Les petites routes sont améliorées pour conduire le flâneur vers des villages où l'Histoire et la légende se mêlent parfois : ces mêmes villages et ces bourgs qui, chacun à sa manière et selon ses possibilités, aménage ses abords, restaure ses vieilles pierres (martinet de Castelnaud-Durban), ou créent un nouvel artisanat. Le Sérou, sous l'impulsion de ses élus et de ses habitants, manifeste sa vitalité et recouvre son dynamisme.

Cet opuscule n'a pas d'autre ambition que de rappeler aux habitants du Séronais une page de leur passé, riche d'une histoire à partager avec tous ceux qui viendront à la découverte de ce canton ariégeois.

Annette PALES-GOBILLIARD

Maître de conférences en retraite.

Ecole Pratique des Hautes Études, 5^e section.